

XYZ. La revue de la nouvelle

La treizième baise

Jean-Yves Soucy



Number 13, February–Spring 1988

Spécial 13

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3064ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Soucy, J.-Y. (1988). La treizième baise. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (13), 61–64.

La treizième baise

Jean-Yves Soucy

Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage... Éric avait toujours vécu selon ce principe, à lui inculqué trente ans plus tôt par les bons Pères du collège classique. Aucun domaine de sa vie qui n'échappât à ce souci de perfection. Pas même l'amour, surtout pas la baise.

Éric ne se prononçait sur la viabilité d'une liaison qu'après vingt rencontres. Pareillement, il ne jugeait pas le degré d'harmonie sexuelle avec une partenaire avant de l'avoir connue vingt fois. Une telle rigidité d'esprit lui valut bien quelques mésaventures qu'un autre aurait facilement évitées — car quoi, une mégère se détecte assez vite! une pudibonde dégoûtée par le sexe ne réussit pas à donner le change bien longtemps! Cependant, il n'entre pas dans notre propos de les relater ici. Et, dans l'après-coup, en regard du sort qu'Éric eut en partage, ces incidents, désagréables ou désopilants selon qu'on les vit ou qu'on en est témoin, ne sont que brouilles, vétilles : le grain de sable dans le soulier, qui vous fait quelques pas d'accompagnement au cours d'un pèlerinage de plusieurs lieues.

Cette adhésion totale au principe des «vingt fois» peut paraître une contrainte sclérosante. Illusion! Éric en extrayait un souverain remède contre l'angoisse. Cette loi, devenue une règle intangible, une instance supérieure pourrait-on dire, lui procurait une liberté inimaginable pour le commun des improvisateurs que nous sommes. Le principe du vingt soutenait l'efflorescence de la vie d'Éric comme le treillis délivre la clématite de la dictature de la gravitation.

Quasiment jamais de décisions à prendre. Aucune de ces fastidieuses remises en question qui troublent l'existence de tout un chacun. Jamais de ces atroces déchirements que subit tout individu quand il doit trancher dans le vif, jauger ses actes, ses sentiments et ses relations à l'aune de son désir. Ne décidant rien avant l'achèvement du cycle des deux dizaines, Éric pouvait travailler, aimer et vivre en toute quiétude, dans un état proche d'une béate irresponsabilité.

Et quand survenait l'échéance fatidique du vingt, vingtième fois, vingtième jour, vingtième semaine, elle n'avait généralement plus rien de fatidique. Tout était clair : ce travail dépassait ses capacités ou lui convenait à merveille; cette relation lui puait au nez ou donnait un sens

nouveau à sa vie. Le temps avait travaillé pour Éric, la décision s'imposait d'elle-même. Le vingt se révélait alors l'*avent* d'un Noël de bonheur ou un carême qui ne se prolongerait pas au-delà de la *mi-carême*.

Ce n'est qu'à deux fois vingt ans qu'Éric prit conscience de failles dans la rigoureuse ordonnance de sa vie. Il n'avait pu, évidemment, laisser passer cet anniversaire sans céder à la tentation d'établir un bilan, histoire de vérifier si quelque changement à son mode de vie n'allait pas de soi. Et, au beau milieu de l'inventaire de ses amours, alors qu'il alignait maîtresses et amoureuses en colonnes bien régulières, et, qu'en regard de chacune, il étalait le souvenir des vingt baisés de base, totalité des rapports dans plusieurs cas, dans d'autres prélude à long cheminement commun, Éric se rendit compte qu'il avait perdu le souvenir des treizièmes fois. Amnésie totale d'un moment précis; et cela, avec toutes les femmes qu'il avait prises, sans exception aucune.

L'étonnement initial devint vite malaise, avant de se muer en une intolérable panique. Quoi? Comment? Il ne comprenait rien à rien. Ces treizièmes fois? Sa détresse était d'autant plus grande, qu'esprit rationnel, il ne pouvait espérer aucun réconfort de la superstition. Toute pensée ésotérique lui avait toujours paru l'asile d'un être faible contre l'implacable réalité. Ce que, à la rigueur, il pouvait tolérer au niveau de l'individu, l'horripilait dès que s'y attachait une sanction le moins officielle. Déjà, ces festivités dont on entourait le chiffre treize (fût-ce le numéro d'une revue littéraire!) l'agaçaient. Là encore, on pouvait comprendre: les occasions de célébrer sont si rares. Mais, son gros bon sens se révoltait lorsque dans un grand hôtel, il constatait que manquait le treizième étage. Peu de clients accepteraient d'y loger, lui avait-on expliqué. Fadaise! Il s'indignait qu'une personne morale comme une chaîne hôtelière, créature tellement *vingtième siècle*, cautionne ainsi un obscurantisme hérité des temps anciens.

C'est dire la douleur qui fut sienne de constater que sa propre mémoire s'amusait à pareilles balivernes! Il en perdit et le repos du corps et la paix de l'esprit. Rétroactivement, sa vie lui semblait un chaos total. Et s'il n'avait pas vécu ces treizièmes fois? Si, comme les architectes superstitieux, il avait compté en sautant du 12 au 14? Cela signifierait que, dans les relations sexuelles tout au moins, il n'avait jamais remis son ouvrage sur le métier que dix-neuf fois! Dix-neuf fois dans certains domaines, vingt en d'autres: deux poids, deux mesures! L'arbitraire, l'irrationnel; justement ce qu'il considérait inadmissible. Il fallait en avoir le cœur net! Toutes affaires cessantes, il trouva une nouvelle compagne avec laquelle s'embarquer dans une aventure. Et jamais il ne fut si entreprenant, si

empressé. Il maintint un rythme des rapports qui, s'il essoufflait sa maîtresse, la réjouissait comme preuve de l'ardeur du désir qu'elle pouvait inspirer. On aura compris qu'il voulait arriver au plus vite à cette fois qui suit la douzième : *la treizième baise!*

Elle s'amorça comme toutes les autres, car il réussissait à dissimuler sa nervosité et son anxiété. Il s'efforçait de conserver une lucidité totale, de graver chaque seconde du commerce charnel dans les feuillets de sa mémoire. Peu à peu, il se rassurait : comme les fois précédentes, le plaisir s'emparait progressivement des amants, les emportait, abolissait le passé, ouvrait une faille dans le continuum espace-temps. Seul accroc au rituel, sa vigilance à lui ne s'éteignait pas. Submergée par le désir, sa compagne fermait les yeux, non, gardait les paupières ouvertes : globes vierges de pupille et d'iris, le regard tourné vers l'intérieur ou l'ailleurs. La même chose allait se produire pour Éric, comme cela devait arriver chaque fois, et il sentait que c'était dans l'ordre des choses, qu'il n'avait qu'à laisser advenir, cependant au lieu de s'abandonner comme le suggérait l'instinct, il se cramponna à la vision de la chambre, à la réalité du lit, à la matérialité du corps féminin, empêcha sa conscience de s'endormir dans le plaisir.

Et alors, il vit! Il vit émaner du visage absent de sa compagne une brume, son aura peut-être. Un brouillard qui se densifiait pour superposer une peau translucide à l'épiderme féminin. Des volumes s'organisaient, des traits s'agençaient, et un autre corps enveloppait celui de la femme, comme le noyau s'enkyste d'une drupe. Un monstre affreux, une bête venue du fond des cauchemars primitifs, un fauve cruel et menaçant. La femme referma ses bras sur Éric, les griffes de la bête le déchiquetèrent; la femme l'embrassa dans le cou, des crocs plongèrent en lui. Le vagin était devenu un gosier râpeux; la vulve, une gueule dentée. Il se sentit broyé, liquéfié, aspiré et peu à peu absorbé par le ventre glouton.

En un éclair, il comprit que dans l'abandon, rien de tout cela n'aurait eu de conséquence, qu'il ne s'en serait sans doute pas rendu compte, peut-être transformé lui aussi, le temps d'une explosion orgasmique, en un monstre insensible à la vision de la Gorgone. Il en serait revenu indemne. Trop tard, l'épouvante était maintenant incontournable. Avec des borborygmes horribles, le vagin vorace déglutissait. Il voulut crier; plus de souffle. Voulut se retenir au lit; dans leur immatérialité grandissante, ses mains ne touchaient plus rien. Il disparaissait dans la femelle comme on est bu par des sables mouvants. Dernière image : un beau visage de femme refermé sur la jouissance, dédoublé d'une face de monstre ouvert sur l'avelement.

La femme s'éveilla plus tard seule dans son lit, étonnée qu'Éric ait eu la goujaterie de filer à l'anglaise.

Né dans la Matapédia en 1945, Jean-Yves Soucy écrit depuis le début de l'adolescence mais n'a publié qu'en 1976 : *Un dieu chasseur*. Ont suivi, d'autres romans (*les Chevaliers de la nuit*), des contes (*l'Étranger au ballon rouge*) et des nouvelles. Ses plus récentes parutions sont *les Esclaves* (en novembre 1987) et *la Buse et l'araignée* (en janvier 1988), son septième titre.



Un texte brillant écrit dans une langue précise.

Guy Cloutier, le Soleil

[...] l'œuvre d'André Major est une des plus honnêtes et des plus convaincantes qui se soient construites au Québec depuis un quart de siècle.

Gilles Marcotte, l'Actualité

Major raconte une histoire simple, mais susceptible de toucher le lecteur.

Réginald Martel, la Presse

J'ai beaucoup aimé l'Hiver au cœur. J'y ai trouvé, outre l'écriture solide et franche de Major, une grande tendresse, beaucoup de beauté.

Marie José Thériault, Lettres québécoises